

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Michel Vézina

Renald Bérubé

Numéro 128, hiver 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36798ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bérubé, R. (2007). Compte rendu de [Michel Vézina]. *Lettres québécoises*, (128), 27-27.



Michel Vézina, *Élise*,
Montréal, Coups de tête, 2007, 96 p., 10,95 \$.

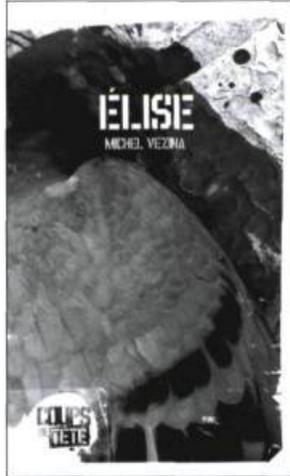
Raconter selon des visées de gare

Michel Vézina est un auteur bien connu dont le plus récent roman, *Asphalte et vodka* (Québec Amérique, 2005), fruit d'une sorte de croisement (en rien improbable) entre *On the Road* de Jack Kerouac et les *Voyageries* et autres ouvrages de VLB, a connu un succès critique certain.

Si la reconnaissance de l'Institution est toujours (et comment donc) fermement souhaitée, elle ne garantit en rien, on le sait trop bien, les ventes de l'ouvrage tant reconnu par bien des lecteurs ou lectrices patenté(e)s. (Je ne sais en rien si tel est le cas pour *Asphalte et vodka*, je souhaite même que critiques et ventes soient en ce cas d'accord.) Par ailleurs, Michel Vézina est aussi connu comme chroniqueur à l'hebdomadaire culturel *Ici* (Montréal), au journal d'opinion *Le Mouton noir* (Rimouski; sa chronique dans ce journal s'intitule « Veni vidi Vézina »: le jeu de mots sait rendre à César, etc. et à Emvé, etc.) et à l'émission littéraire *Vous m'en lirez tant* (hum!) diffusée à la première chaîne de la SRC. En résumé: la présence de Michel Vézina dans les champs culturel, littéraire et médiatique ne fait pas l'ombre d'un doute et se révèle plutôt polymorphe, diversifiée (on peut ajouter des synonymes). Sans compter qu'il a été comédien, clown et coréalisateur de films.

Mais il faut croire que tant d'expériences, hétérogènes certes mais toujours centrées sur le vaste monde dit de la culture, ne lui suffisaient pas. Il vient de fonder une nouvelle maison d'édition dont il est aussi le directeur littéraire, Coups de tête, nom qu'il n'a sans doute pas choisi au hasard, d'autant plus (ou moins) que ces Coups-là sont hébergés par la maison Les 400 coups. Dans une entrevue donnée à Marie-Claude Fortin (« Tête heureuse », *La Presse*, 13 mai 2007, cahier « Lectures », p. 7) au moment de la sortie d'*Élise*, premier livre de la série (il est numéroté 1, bel et bien), Vézina, avant de rappeler les plaisirs de son enfance qui fut consacrée, en grande partie, à la lecture assidue des aventures de Bob Morane ou de romans dits de *pulp fiction*, a expliqué les visées de son entreprise, celles-ci étant largement redevables à ceux-là: atteindre les jeunes de plus de 14 ans, des romans de 100 pages environ, « [...] que nos livres soient achetés au terminus Berri-UQAM par les gens qui font le trajet Montréal-Québec », des livres le moins cher possible, format poche, couvertures couleur.

Romans de gare, pourrait-on dire, que la gare soit le terminus Berri-UQAM ou une autre station. Mais aussi, autre temps autre manière de populariser la lecture mais mêmes intentions, les dessins de Vézina rappellent quasi irrésistiblement la description que donnait jadis Yves Thériault (*Textes et documents*, Montréal, Leméac, 1969, p. 20-21) de ces « romans à dix cents » qu'avec son épouse il écrivit en grand nombre, les IXE-13 de la série, écrits par Pierre Daigneault, étant les plus populaires de ladite série. L'histoire (littéraire) ayant par ailleurs ou parfois un certain sens de la continuité, il faudrait encore rappeler que Thériault a créé chez Lidec son « Volpek, l'agent secret canadien » afin de concurrencer les succès de... Bob Morane.



Sorte de prolongement des « romans à dix cents » des années 1940 et 1950, mais aussi concept qui ne va pas sans rappeler la collection de livres de poche à « 2 euros » lancée par Folio (Gallimard) au début des années 2000. D'autant plus que la plupart des ouvrages de cette dernière collection sont constitués d'extraits provenant de recueils au contenu plus vaste. Ainsi, *L'énigme de la Marie-Galante* (2003), de Simenon, n'est toujours que l'une des trois nouvelles du recueil *Les sept minutes* publié par l'auteur en 1938. Or, *Élise* est l'une des cinq nouvelles, la plus longue et déjà divisée en trois chapitres, du recueil *Les contes de l'inattendu* publié à Québec/Sillery aux Éditions du Loup de Goultière/du Pélican en 1991; une autre des nouvelles s'intitulait « Acid Run » et deviendra le titre du même recueil publié en France chez L'Incertain en 1993. Des contes de l'inattendu, un éditeur incertain et

un autre aux coups de tête: un lecteur peut bien, lui, parler d'un croisement entre romans à dix cents et romans à deux euros sans que rien de mercantile ne soit convoqué par cette formulation!

Élise est de fait une version revue de la nouvelle du même titre comprise dans *Les contes de l'inattendu*. L'incipit du roman se lisant ainsi:

Depuis deux mois, j'essaie de sortir le moins possible. Pour laisser le temps de guérir à la coupure que je me suis faite dans la face. Pour me faire oublier un peu, aussi.

Coupante, sa saloperie.

et ce roman étant un roman d'aventure à la *pulp* ou à la Bob M. dans un Montréal de 2040 (p. 68) que n'aurait pas désavoué un Volpek souvent science-fictionnel, il ne saurait être question de résumer ici l'action du texte, de « vendre la mèche », selon une formule ayant des droits à la consécration. Mais cet incipit, qui passe de « la coupure que je me suis faite dans la face » à « [c]oupante, sa saloperie », du « je » au « il », a de quoi, d'entrée de jeu, intriguer son lecteur, l'accrocher.

L'auteur d'*Élise* disait encore, dans l'entrevue déjà citée: « On va travailler sur Internet, c'est certain. » Utilisant ce média/langage d'aujourd'hui, nous serions tentés de lire ce bref roman tel un jeu vidéo dans lequel le but premier des personnages semble de descendre l'autre, d'abattre l'adversaire, le tout se déroulant dans un univers aussi délétère que zoné selon des classes sociales incompatibles qui doivent cohabiter. Dans ce monde, être dans l'illégalité permet de faire vite le plus d'argent possible... ou de se retrouver vite et poqué dans les pires situations imaginables: « Chaque pas que je fais, c'est pour foutre le bordel dans la vie des gens! Y'en a qui ont la *golden touch*, moi j'ai la *shitty touch*! » (p. 65), s'écrie Jappy, le héros, la « fucking légende » (p. 74) dont l'aura apparaît plutôt défraîchie, déficiente, *fuckée*. Monde « *trash* » pour employer le langage de Vézina, monde de petits et de petites *toffes*; le lunch lectoral nous est servi froid (?), avec diverses sauces et épices qui râpent la gorge: viols, prostitution, relations sexuelles avec mineure, meurtres, meurtre d'un enfant, spectacle musical capoté, etc. Comme dans un film où il y aurait trop d'effets spéciaux: ils finissent par s'annuler, par banaliser cela qu'ils voulaient faire ressortir.

À la fin, le couple Jappy-Élise est confortablement installé à Blanc-Sablon où il continue bien sûr de mener ses trafics illégaux. Image finale nous signalant que la violence dite urbaine peut aisément se répandre, et que la violence des gangs de rue actuels ou celle des États, actuels itou, peut mener à sa mondialisation... carabinée sinon même roquettée? Nous verrons bien: car Vézina promet une suite à *Élise*. Par ailleurs, pour celles et ceux que les comparaisons entre édition originale et revue intéressent, lire les pages 96-97 des *Contes de l'inattendu* et 74-75 d'*Élise*: quelle version préférez-vous, que signifie ce surgissement intempestif d'expressions et de mots anglais dans la plus récente? Cela peut-il également dégager un sens politique ou autre dans un Québec passé de 1991 à 2007?